

MÈRE

J'ai déjà eu l'occasion de dire que je m'étais rarement mis en scène pour raconter des faits personnels; cependant, cela est quelquefois arrivé, et notamment dans *Mère*, car l'aventure que raconte Sperlette (pp. 375, 376) est la mienne, et je suis le romancier qui reçut la visite d'un pensionnaire de Charenton, à lui adressé par le directeur de cette maison. Dans *Mère*, je dis que cette maison est celle de Sainte-Claire qui n'existe pas; mais puisque je conte cette histoire, elle doit être ici plus précise que dans le roman.

Un matin, j'étais au travail, ayant près de moi, assise dans mon fauteuil, ma fille, toute petite alors, qui s'amusait à regarder un livre d'images, quand j'entendis sonner à la grille du jardin; les yeux levés, je vis entrer, avant qu'on eût été au-devant de lui, un jeune homme de tenue assez élégante, tandis que deux hommes en uniforme restaient en dehors, comme s'ils montaient une faction. Introduit près de moi, le jeune homme me tendit

une carte sur laquelle je lus : X***, directeur de la Maison de Charenton.

— Vous n'êtes pas le directeur de Charenton, je suppose ?

Il sourit :

— Je suis un pensionnaire de Charenton, mais c'est au nom de notre directeur que je me présente à vous, ainsi que cette carte en fait foi.

Instinctivement, je pris ma fille dans mes bras, et vivement je la portai dans une pièce voisine dont je refermai soigneusement la porte ; car, sans éprouver à l'égard des fous le sentiment de frayeur qui se trouve chez tant de médecins, je savais qu'on ne joue pas plus avec la folie qu'avec un obus amorcé. Qu'était celui-là ? Qu'allait-il me demander ? Si je le contrariais, qu'allait-il faire ? Le plus prudent était d'être seul avec lui.

— Que voulez-vous de moi ?

— Je vais vous l'expliquer, si vous voulez bien me donner quelques minutes.

— Je vous écoute.

Longuement, mais très sagement aussi, tandis que je ne le quittais pas des yeux pour mettre mon bureau entre nous si une explosion se produisait, il me conta son histoire.

Il était le fils naturel d'un médecin, directeur d'une des plus importantes maisons de santé des environs de Paris, où sa mère était lingère. Élevé tendrement par celle-ci, il l'avait été avec indifférence par son père, mais cependant de façon à avouer sa paternité par l'éducation qu'il lui avait donnée et qui n'était pas celle de l'enfant d'une lingère. Aussi, son entrée dans la vie n'avait-elle pas

été d'un pauvre diable de bâtard, mais bien d'un jeune homme riche. Les portes... des fournisseurs s'étaient ouvertes faciles et larges devant lui ; quand son père avait refusé de payer ses dettes, on l'avait accusé d'escroquerie ; et pour qu'il échappât à la prison avec l'infamie qui en résulte, on l'avait mis à Charenton...

— Entre médecins aliénistes, on ne se refuse pas ces petits services.

Comme j'avais laissé échapper un éclair de surprise, sans se fâcher il insista, en m'affirmant qu'il avait été ainsi enfermé plusieurs fois ; si bien qu'à la fin, il s'était trouvé des honnêtes gens révoltés pour s'intéresser à lui, et particulièrement le directeur de Charenton, qui ne doutait pas que l'auteur d'*Un Beau-Frère* ne prît en main, dans les journaux, la cause d'un malheureux en butte à la persécution la plus inique, car il avait sa raison, toute sa raison : coupable de prodigalité, oui, cela était vrai, il se le reprochait ; mais enfin, qui n'a pas fait des dettes de jeunesse ?

L'auteur d'*Un Beau-Frère*, c'était celui qui signe ces lignes ; et comme il est rare qu'on s'adresse vainement à la vanité d'un auteur, un premier mouvement me fit trouver cette démarche toute naturelle. Pourquoi le directeur de Charenton, en hostilité avec le père de ce garçon, ou bien indigné des procédés employés à l'égard de ce misérable, mais ne voulant pas se mettre en avant, ne demanderait-il pas le concours d'un écrivain qui avait accès dans les journaux, pour jouer un bon tour au père sans pitié ?

Mais la réflexion, et avec elle la prudence, repri-

rent tout de suite le dessus. Pourquoi ne serait-ce pas plutôt au romancier qu'on voudrait jouer un bon tour, en le poussant à intervenir dans une affaire dont il ne savait pas le premier mot, et en montrant ainsi avec quelle ignorance lui, et ses pareils, font les sots quand ils veulent faire le Don Quichotte ? Était-il vraisemblable que cet appel à son influence fût sincère ?

En même temps que la question se posait, me revenait devant les yeux, une gravure que j'avais vue autrefois, et qui représentait Piron — celui de l'*Ode à Priape* — se reposant sur un banc appuyé à un mur ; des paysans passaient devant lui en ôtant respectueusement leur chapeau, et il les saluait d'un air satisfait, prenant pour lui cette marque de respect qui, en réalité, s'adressait à une Madone au-dessous de laquelle il était assis. De même me revenait à l'esprit le souvenir du général Moreau, le rival de Bonaparte, qui, arrivant en exil aux États-Unis, et assistant à un concert, saluait le public chaque fois que dans une cantate arrivait le refrain : « To-morrow, to-morrow » qu'il prenait pour un hommage de circonstance qu'on rendait à son nom.

Avec des paroles vagues, je tâchai d'éconduire mon visiteur, en lui disant qu'avant tout je devais me renseigner. Il voulut bien s'en aller, sans trop résister.

Précisément, j'avais pour voisin un ancien médecin en chef de Charenton, avec qui j'étais en relations depuis qu'il avait pris sa retraite, le D^r Calmeil : un homme intelligent et un brave homme dont le nom a marqué dans la science, qui, n'ayant

jamais exercé le commerce de marchand de soupe pour les aliénés, ne voyait pas partout des fous. Tout de suite je l'allai voir et lui contai la visite que je venais de recevoir, mais sans nommer celui qui me l'avait faite.

Ce fut lui qui me dit ce nom.

— Qu'avez-vous promis ?

— Rien du tout.

— Vous avez été prudent.

— Il est fou ?

— Kleptomane ; arrêté dix fois pour vol.

— Je vois maintenant le bon tour qu'on a espéré me jouer. Ou je le recevais bien, je m'intéressais à lui, dans les journaux je soulevais une question X^{***}, et plus tard il y avait à rire quand on le pinçait de nouveau. Ou je le recevais mal : il se fâchait alors, m'administrait une raclée en attendant que ses gardiens vissent à mon secours, et il y avait de quoi rire tout de suite. Dans les deux cas, c'était la vengeance de ceux que j'ai eu l'imprudence d'inquiéter : aimable combinaison.

— Ne croyez pas cela. Je ne dis pas que la combinaison soit heureuse, mais je n'admets pas qu'elle ait été ce que vous supposez : on a voulu se débarrasser d'un pensionnaire gênant.

— Pourquoi l'avoir reçu ?

— Kleptomane.

— Alors, pourquoi ne pas le garder ?

— Parce qu'il appartient à cette catégorie d'aliénés qui amentent l'opinion publique d'autant plus facilement injuste qu'elle est plus ignorante, et qu'elle crie à la séquestration arbitraire quand elle ne remarque pas dans un individu les signes con-

ventionnels de l'agitation désordonnée qui caractérisent la folie au théâtre. Comme en ces derniers temps les journaux ont accueilli trop souvent ces criaileries, ceux qu'elles poursuivent cèdent quelquefois à la faiblesse de vouloir s'en garer. C'est votre cas.

— Pour vous, c'est un impulsif ?

— Absolument.

— Cependant, je n'ai remarqué en lui rien de ce qui, pour certains aliénistes, aussi exclusifs dans leurs observations que la foule ignorante dans les siennes, fait reconnaître l'escroc à première vue : la pâleur du teint, les yeux hagards, la barbe rare, les oreilles écartées, la microcéphalie, la...

Le docteur Calmeil m'arrêta en riant :

— Il y a aliénistes et aliénistes. Mais pour en revenir à notre homme par le plus court, soyez sûr que si vous aviez pu l'observer, vous auriez constaté qu'il y a en lui un ensemble de caractères morbides, tels que sa constitution névropathique, des troubles nerveux revenant périodiquement, des alternatives d'excitation et de dépression, en un mot, tout un groupe de symptômes qui éclairent le médecin...

— Et le font conclure à une responsabilité limitée et partielle quand cet homme est arrêté comme voleur.

— Mais parfaitement.

— Eh bien, permettez-moi de vous dire qu'en vous suivant dans cette voie, on viderait les prisons pour emplir les asiles. Sans doute, je vois bien ce que les aliénistes directeurs d'asiles privés gagneraient le jour ou ils auraient à nourrir (peu), en les

faisant travailler (beaucoup,) cette population de misérables. Mais eux, que gagneraient-ils, les misérables, à vivre dans un asile plutôt que dans une prison ? On sort de la prison son temps fait, on ne sort pas de l'asile où le contact est plus dangereux que celui des criminels, où l'on se trouve aussi exposé à la contagion de la folie, qu'en prison on l'est à celle du crime. Si encore on les guérissait ces fous ! Si on les traitait mieux que les prisonniers ; si leurs gardiens ne les rendaient pas responsables, ces irresponsables, des fautes qu'ils commettent contre la discipline ; s'ils ne les rouaient pas de coups trop souvent ; si même quelquefois ils ne les assommaient pas tout à fait ! C'est pourquoi, au lieu de penser, comme tant d'aliénistes, qu'il faut étendre la doctrine de l'irresponsabilité, je pense qu'il vaudrait mieux, au contraire, la restreindre. C'est le mal de notre temps l'irresponsabilité ; en criminalité, en médecine, en politique, en tout : personne n'est responsable de rien. C'est évidemment à ce sentiment mis en avant par la pitié paternelle que notre homme a dû d'être enfermé à Charenton plutôt que de l'être à Melun ou à Poissy ; eh bien, j'aimerais mieux pour lui la prison que l'asile.

— Soyez tranquille ; s'il sort de l'asile, ce sera pour entrer au plus vite en prison, et, sa condamnation purgée, y rentrer encore pour une nouvelle.

En effet, quelques mois après, je vis dans les journaux qu'il s'était fait condamner pour une grosse escroquerie au préjudice des bijoutiers et des chemisiers qui avaient espéré voler ce voleur. Puis, d'année en année, la police correctionnelle

le condamna, tant que la jobarderie des boutiquiers parisiens, unie à l'appât d'un gain facile, se laissa prendre à ses belles manières. Et ainsi de suite, toujours, depuis que la pitié paternelle l'avait abandonné.